



Maxime Cervulle, Jade Lindgaard, Éric Macé, Éric Maigret, Angela McRobbie, David Morley et Éric Neveu

Cultural Studies Genèse, objets, traductions

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Les médiacultures et la francité

Éric Macé

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1632
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 7 février 2014
Collection : Paroles en réseau
EAN électronique : 9782842461799



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MACÉ, Éric. *Les médiacultures et la francité* In : *Cultural Studies : Genèse, objets, traductions* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010 (généré le 15 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1632>>. ISBN : 9782842461799. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1632>.

Ce document a été généré automatiquement le 15 mai 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Les médiacultures et la francité

Éric Macé

NOTE DE L'AUTEUR

Note portant sur l'auteur¹

Retour sur les questions de traduction

- 1 Pour revenir sur le livre que vous a présenté Éric Maigret, je suis ravi de sa publication, parce qu'elle remet les choses à leur place : certes, les *Cultural Studies* sont une tradition anglo-saxonne née à Birmingham, avec les racines dont on a parlé, mais en ce qui me concerne, la question ne se pose pas de savoir si j'en fais ou si j'en suis. Tout ce qui m'intéresse, c'est : est-ce que je peux en faire usage, et est-ce que c'est productif ? J'ai un raisonnement un peu banal de sociologue : je travaille sur des objets et j'ai besoin d'outils, or il y a des gens qui élaborent des concepts, mettent en œuvre des méthodes et produisent des objets, donc ça m'intéresse.
- 2 Et si je définis les *Cultural Studies* comme l'étude des rapports conflictuels de pouvoir dans la culture, on ne peut pas traduire par « études culturelles ». Parce que c'est un concept. D'ailleurs, est-ce que ça vaut la peine de traduire ? Si l'on prend l'ensemble des concepts et catégories mobilisés par les *Cultural Studies* : *hegemony, power, relation, culture, race, ethnicity, gender, class, identity, popular, nation...* ce sont les mêmes mots ! Inutile de les traduire ! Pourquoi se lancer dans de grandes considérations de traduction, puisque nous parlons le même langage et pourvu que nous nous situions dans des héritages et traditions sociologiques et anthropologiques qui, elles aussi, réfléchissent depuis longtemps sur la question des rapports de pouvoir et des approches conflictuelles de la nature des choses et des relations ? C'est ce qui me semble le plus significatif.

Retour sur les rapports entre la France et la Grande-Bretagne : le *backlash* et la question des différences

- 3 Pour revenir maintenant sur le lien entre la France et la Grande-Bretagne : en France, on dit « Grande-Bretagne », jamais « Royaume-Uni ». On a un rapport bizarre avec l'Irlande, alors on dit « Grande-Bretagne »... Par ailleurs, il a été évoqué mon rapport pour le CSA sur la diversité dans les programmes de télévision ; récemment, *Libération* a fait sa une sur les statistiques ethniques... Donc en ce moment, toutes ces affaires sont controversées.
- 4 Il me semble qu'à ce propos, nous avons changé de période. Quelle était la situation précédente ? Quelle est la situation actuelle ? Ce détour pour voir comment ces questions peuvent être mobilisées de manière stratégique. Grosso modo, en Grande-Bretagne, il me semble que le clivage, c'est 2005 : les attentats à Londres. Jusque-là, l'univers anglo-saxon, l'univers britannique, se disait extrêmement sensible aux différences. Il était nécessaire d'y être sensible, parce qu'elles étaient le produit de régimes asymétriques de pouvoir, soit dans les domaines du genre (avec le féminisme et le sexisme), soit dans le domaine ethno-racial. La question des discriminations, rapportée à la prise en compte des différences, était centrale. C'est précisément la raison pour laquelle les Français pensaient : « Il ne faut surtout pas s'inspirer de ce que font les Britanniques, parce que c'est le communautarisme, donc nous devons absolument être indifférents aux différences, car c'est la condition nécessaire à la réalisation de l'égalité. » Quand, y compris au sein de la recherche, on était sensible à la nécessité de prendre en compte les différences, non pour les valoriser en tant que telles, mais pour montrer qu'elles sont produites dans des rapports asymétriques de pouvoir, c'était compliqué.
- 5 Aujourd'hui qu'on a changé de période, c'est toujours compliqué. Angela McRobbie me contredira si nécessaire, mais il me semble qu'à partir de 2005, en Grande-Bretagne, il y a eu ce que l'on appelle un effet « *backlash* » qui consiste à dire : « Nous avons trop pris en compte les différences, et voilà ce que nous avons gagné à intégrer tous ces gens soi-disant anglais »... Et donc (et j'ai lu plusieurs articles à ce sujet) il y a une réaction en ce moment, y compris à la télévision où la diversité est assez bien prise en compte, une réaction d'indifférence à la question de la diversité. Plus personne ne sent le besoin de définir la nation, comme le disait Stuart Hall, par les notions de *new ethnicities*. La question ne se pose plus. Il y a une espèce de rétractation nationaliste sur ces affaires-là, précisément à cause du double trauma 2001-2005. Du coup, qu'est-ce qui se passe en France ? « On vous l'avait bien dit qu'il ne fallait pas prendre en compte les différences. Regardez les Anglais, maintenant ils font le contraire. » De nouveau, les gens prennent prétexte de la situation anglaise pour que ces objets, ces modes d'interrogation, ne soient pas retravaillés en France. Contre cela, nous poursuivons notre projet sociologique et intellectuel, qui consiste à prendre au sérieux les *Cultural Studies* en tant qu'elles nous offrent des outils productifs.

Un document issu des médiacultures : antistéréotypes et contre-hégémonies

- 6 Maintenant, je voudrais vous montrer un court document (deux minutes cinquante) pour introduire ma réflexion sur la manière dont la question de la francité est aujourd'hui travaillée par les médiacultures. C'est un épisode d'une web-série (pas à la télévision *mainstream*, c'est un nouveau format de fiction) et un exemple d'objet sur lequel il me semble intéressant de travailler, à partir duquel nous pouvons mobiliser des outils typiquement issus de la tradition des *Cultural Studies*. Nous devons cette web-série à une équipe de jeunes Bordelais qui anime le site www.apartcatoutvabien.com, web-série qu'ils intitulent eux-mêmes *Comédie islamique*. C'est fait par des musulmans, pas forcément pour des musulmans, mais dans des « quartiers populaires » et il y a comme une petite bande qui se mobilise pour faire ça. Vous pouvez aller voir sur leur site, il y en a quatre ou cinq autres qu'ils sont en train d'essayer de vendre à des chaînes. La web-série monte en puissance parce qu'elle offre des formes fictionnelles qui n'existaient pas sans elle.
- 7 Ils ont intitulé cet épisode « Le côté obscur ». Cela me semble extrêmement significatif, parce qu'évidemment, la référence est média-culturelle : c'est *La Guerre des étoiles*. Mais c'est plus que ça ; c'est aussi le « côté obscur » du féminisme français après l'interdiction du voile à l'école, où l'on a vu comment le discours féministe s'est laissé embarquer dans une rhétorique quasi islamophobe ou xénophobe (« la liberté, l'autonomie, la laïcité de la modernité contre la barbarie de ces gens qui sont chez nous »). Il y a donc le côté obscur d'un certain féminisme qui, à un moment donné, a fait alliance avec un État qui se définit comme la modernité et le progrès contre ce qui peut le menacer. Mais il y a aussi le côté obscur de chacun d'entre nous, qui rappelle que le patriarcat et le sexisme peuvent poser question.
- 8 Dans ce cas, il se trouve que ce n'était pas un foulard, mais ça aurait pu. Le travail est donc intéressant parce que réflexif et ambigu. Au fond, il y a plein de lectures possibles, et en tout cas, c'est drôle, ça joue son effet de contre-pied, d'antistéréotype. Il me semble qu'on a là des acteurs qui reprennent la main sur un débat clos de manière hégémonique par le vote de la loi avec laquelle on pensait avoir résolu la question du foulard islamique en France, c'est-à-dire l'avoir disqualifié comme *ne pouvant participer de la francité contemporaine*. C'était bien l'énoncé de la loi. Et en réalité, ce débat clos de manière hégémonique n'est pas clos. D'abord parce qu'il y a toujours des filles qui portent le foulard. Même si ce n'est pas à l'école, il y en a plein à l'université, et elles continuent d'élaborer des formes de subjectivité, des formes d'individuation qui passent par le foulard ou le mobilisent d'une manière ou d'une autre. Et ce débat clos dans la sphère publique se rouvre ici, par une web-série qui s'intitule elle-même *Comédie islamique* - un peu à la manière de cette série canadienne, *La Petite mosquée dans la prairie*, diffusée sur une chaîne *mainstream*, qui a un énorme succès populaire et a été diffusée en France sur Canal Plus. Canal Plus qui a aussi diffusé une autre série, *Family mix*, une série allemande qui met en scène un couple mixte et n'a pas peur de prendre en charge les stéréotypes pour faire un travail de déboîtement, alors qu'il y a une autre solution, souvent adoptée par la télévision française, qui consiste à prendre en charge les stéréotypes en faisant comme s'ils n'existaient pas et à mettre en œuvre des contre-stéréotypes, du genre : « Les Arabes ne sont pas que méchants ou bêtes, ils peuvent aussi être avocats. » Contre-stéréotypes qui ne prennent jamais en charge le stéréotype.

Tandis qu'avec cette web-série, il y a des régimes de monstration, des mises en scène, qui ouvrent, au fond, la boîte de Pandore des ethnicités.

- 9 Vous voyez que je suis très « hallien » des années soixante-dix, très « *new ethnicities* » ; et je pense que l'intérêt du moment que nous vivons aujourd'hui, c'est que tout ce que closent les instances légales, légitimes, médiatiques et hégémoniques se voit débordé par ce type d'objets. Et il faut être attentif à ces objets, parce que – c'est un vieux principe – ce qui semble le plus *freak*, le plus marginal (transsexuels, filles voilées...) a une vertu extraordinaire du point de vue de l'analyse : nous sommes dans des sociétés réflexives, comme dirait Giddens¹, et ces objets nous engagent à interroger l'évidence de la norme.
- 10 C'est ce que je disais tout à l'heure sur les handicapés, c'est-à-dire que si les handicapés disent : « Nous ne sommes pas des handicapés, ce sont les milieux dans lesquels nous évoluons qui nous handicapent », ça nous conduit à interroger la norme. Il me semble que c'est le cœur du raisonnement qu'il nous faut tenir, quel que soit l'objet culturel et avec toutes ses spécificités qu'il nous faut prendre au sérieux – car avec une approche de type *Cultural Studies*, on prend les objets culturels au sérieux, et pas de haut, y compris dans leur dimension esthétique.
- 11 Ce film dure deux minutes cinquante : c'est un format très contraignant, mais vous voyez que ça fonctionne, qu'il y a le petit ressort qu'il faut, la mise en scène, une bonne prise de son en plein air, etc.. Il faut mobiliser beaucoup de choses pour produire ces effets. Ça renvoie à une discussion plus générale, que j'appelais dans un livre « le tournant postcritique » : oui, il y a asymétrie, évidemment, mais cela ne veut pas dire qu'il y ait domination. Très souvent, quand on raisonne en termes d'asymétrie dans le domaine culturel, on raisonne en termes de domination. Mais non, il n'y a pas domination ! La preuve : on a là des acteurs, plus ou moins concernés, peu importe, qui montrent une créativité culturelle et, via des objets médiaculturels, rouvrent des espaces de réflexivité et de déboîtement.
- 12 Je vous ai présenté un exemple de matériau des *Cultural Studies*, mais ça aurait pu être autre chose. Au fond, c'est là qu'est l'extraordinaire productivité des *Cultural Studies*, et c'est pour cela que la prolifération des *Studies* ne me pose aucun problème, tant que ce sur quoi nous travaillons et la manière dont nous le faisons participent d'une même interrogation sur les rapports de pouvoir. On citait Stuart Hall tout à l'heure. J'ai eu l'occasion de l'écouter, et il nous mettait en garde, nous autres qui prenons au sérieux plein d'objets culturels bizarres, contre l'oubli de cette question essentielle : oui, je travaille dessus, mais qu'est-ce que cela a à voir avec tout le reste ? Ces principes épistémologiques sur des façons de s'interroger très productives concernent une grande diversité d'objets, mais c'est parce que ces objets sont si divers et si inattendus qu'ils nous permettent de produire de la connaissance sur le monde et sur la culture contemporaine.

NOTES

1. Giddens, Athony. Professeur émérite à la London School of Economics. Il compte parmi les plus importants contributeurs à la sociologie contemporaine. Il propose une théorie sur la structuration et une vision holistique des sociétés contemporaines.

NOTES DE FIN

1. Professeur de sociologie à l'université de Bordeaux.